

Par **Éric Trudel**,

Université de Moncton, Canada

ASEL. L'année 2022 marque les 35 ans de la parution de votre ouvrage fondateur *Sémantique interprétative*. Pour le bénéfice de nos lecteurs, pouvez-vous retracer le projet à l'origine de la sémantique interprétative?

F. R. Trente-cinq ans, c'est beaucoup: voir l'ellipse magistrale à la fin de *L'éducation sentimentale* (dix-neuf ans passèrent), le *Vingt ans après* de Dumas, *La femme de trente ans* de Balzac. Mais le temps ne fait rien à l'affaire, les questions scientifiques initiales demeurent ouvertes.

Il me semble qu'il y a des « pentes » intellectuelles relativement indépendantes des personnes qui les fréquentent et en cela les problématiques l'emportent sur les auteurs. De Gaulle définissait le gaullisme comme un « état d'esprit ». Sans vouloir le paraphraser, il en va de même pour la sémantique interprétative, qui d'une part synthétise des aspects de la sémantique structurale des années 1960-1980 (Pottier, Coseriu, Greimas et bon nombre de romanistes comme Heger ou Wotjak) et d'autre part prolonge et reprend une problématique rhétorique-herméneutique, devenue très minoritaire dans une linguistique dominée par la problématique logico-grammaticale.

En 1985, la linguistique, du moins la « scène linguistique », était dominée par la grammaire générative de Chomsky et la sémiotique par le parcours génératif selon Greimas. Le tournant génératif de Greimas fait suite à l'essor du chomskysme en France dans la seconde moitié des années 1960, après *Sémantique structurale* (1966) : il s'agissait d'encercler le chomskysme,

disait Greimas, quand il présenta dans *Du Sens* (1970) une première ébauche de ce qui deviendra le « parcours génératif ».

Le carré sémiotique présenté dans notre article des *Yale French Studies* en 1967 n'était à mes yeux qu'une solution partielle à un double problème : celui de la typologie des relations sémiques et des termes qu'elles constituent par leur croisement ; et celui des parcours élémentaires de transformations entre ces termes – dont témoignent les exemples liés à l'analyse narrative, chez Balzac entre autres.

En faire un modèle constitutionnel au départ de tout parcours génératif m'a toujours semblé trop ambitieux. D'une part, ce modèle ne fait pas explicitement place au continu et élude les rapports entre formes et fonds : comme les sèmes ne sont que des points singuliers dans des dynamiques, et que le continu peut rendre compte du discret, et non l'inverse, il fallait donc le reprendre ce modèle dans un cadre continuiste, ce qui a été fait par Petitot dans la *Morphogenèse du sens* (1985), que j'ai poursuivi par une théorie des fonds sémantiques que sont les isotopies, et que mon ami Zilberberg reprenait d'une autre manière avec la sémiotique tensive.

Il fallait ensuite étendre l'analyse des textes à celle des corpus, du collectif *L'analyse thématique des données textuelles* (1995), aux

actes du colloque *Corpus en Lettres et Sciences sociales — Des documents numériques à l'interprétation* (2007) à *La mesure et le grain. Sémantique de corpus* (2011). La réflexion continue sur l'opérationnalisation du concept de passage par des systèmes connexionniste et l'extension de la problématique de la reconnaissance de formes (voir le collectif *L'intelligence artificielle des textes*, 2021).

Enfin, comme la théorie des arts, de Lessing et Goethe à Panofsky et Jakobson a toujours été un lieu d'élaboration primordial

ASEL. Comme son nom l'indique, la sémantique interprétative a pour visée l'interprétation du sens. Que faut-il entendre par « interprétation » et « sens » dans l'optique qui est la vôtre?

F. R. Le sens n'est pas un éther mystérieux, mais un mode d'interaction avec notre environnement sémiotique, une manière de répondre tant bien que mal aux énigmes qui nous entourent, les adultes en premier lieu. On peut comprendre ainsi le propos de Merleau-Ponty: « Nous sommes condamnés au sens », comme s'il s'agissait d'un péché originel.

Ne faisons pas de l'interprétation une vertu compulsive: un abord scientifique du sens n'a pas pour but de multiplier les interprétations, mais d'en écarter pour pouvoir cerner les plus pertinentes.

ASEL. La sémantique interprétative a eu pour objet d'étude premier les textes littéraires. Elle a connu par la suite des applications diversifiées. Quelles sont-elles?

F. R. Les méthodes d'une sémantique textuelle peuvent s'appliquer à toutes sortes de textes: j'ai vu des applications à Lucrèce, aux Évangiles, à des textes de Bourdieu ou de Deleuze.

Pour ce qui me concerne, j'ai travaillé d'abord sur Mallarmé (1966), sur Destutt de Tracy (1967-1968), puis sur des manuels de littérature (qui ne sont pas des textes littéraires !). Entre les textes littéraires (*Mondes à l'envers*,

pour les sciences de la culture, j'ai été amené, après le colloque de Cerisy *Documents, textes, œuvres* (2014), à écrire *Créer. Image, langage, virtuel* (2016) : une science des œuvres, une « opératique », n'a pas pour vocation de se substituer aux discours critiques, mais pourrait en synthétiser le noyau rationnel. Le Réseau Œuvres et Culture qui s'est constitué en 2021 au sein du collectif La Reconstruction (<https://lareconstruction.fr/>) s'est donné pour objectif d'approfondir cette question.

Je considère que l'interprétation est un parcours de formes sémantiques (voir *Sens et textualité*, 1989). Cette conception morphosémantique appartient à la tradition morphologique. Je cherche à l'approfondir (voir « Sémiosis et métamorphoses », 2020).

Les parcours de genèse et les parcours d'interprétation passent vraisemblablement par des points communs, mais il ne s'agit là que de conjectures. Retenons que l'interprétation croit rejouer la sémiosis initiale, mais dès qu'elle est objectivée, elle en constitue une autre, que ce soit par le commentaire ou la traduction.

2018), philosophiques (deux ouvrages sur Heidegger en 2015 et 2018) et scientifiques (voir le recueil collectif *Academic texts*, Oslo, Novus, non traduit, 2003), mon cœur balance peut-être, mais peu importe, l'essentiel reste de contribuer à une typologie des discours encore peu assurée.

ASEL. Dans les dernières années, votre réflexion a porté sur la question des signes, notamment dans votre ouvrage *Faire sens* (2018). Comment abordez-vous ceux-ci?

F. R. Un signe, quel que soit le palier d'analyse, est un moment temporairement stabilisé dans un parcours, tout simplement parce que les unités sont des croisements de relations.

Ces parcours sont complexes, ils vont de signifié en signifiant, de signifiant en signifiant, de signifié en signifiant et inversement. En raison de la linéarité de la parole (que traduit tant bien que mal celle de l'écriture), l'interprétation est prise dans des relations temporelles de succession (voir l'exemple de Saussure: *Messieurs ! Messieurs!*) qui déterminent le décours du contexte et du texte.

L'identification même du signe dépend donc de la sémiotique, ou appariement d'un contenu et d'une expression, processus qui est une individuation. Malgré des régularités établies par des normes de genre et de discours, la sémiotique n'est nullement codée en langue, si bien que chaque occurrence est un hapax comme l'ont souligné aussi bien Schleiermacher que Saussure ou Pottier.

La sémiotique n'intéresse pas spécifiquement les signes minimaux que sont les morphèmes, ni même ces unités factices que sont les mots, mais tous les paliers d'analyse, du morphème au texte. Elle s'étend même, indirectement, à l'intertexte tel que peut le matérialiser un corpus de référence.

Les signes qui nous entourent ne nous sont pas donnés, car nous les restituons pour les interpréter à chacune de leurs occurrences. Présents dans toutes nos actions et sans doute dans ce que nous nommons confusément nos pensées, ils sont tout à la fois les produits d'une œuvre collective et le matériau de nos paroles et de nos écrits.

Traditionnelle en philosophie, la séparation entre langage et pensée reste admise en linguistique cognitive. Elle se relativise cependant dès que l'on renonce au

mentalisme ordinaire en sémantique: le contenu et l'expression deviennent alors inséparables.

Ce sont deux points de vue complémentaires sur la même « chose » qu'ils constituent par leur combinaison. Une sémantique saussurienne ne peut être autonome – d'où les critiques de Saussure à l'égard de la *Sémantique* de Bréal. J'aimerais citer ici ce propos extraordinaire de Pascal : « Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner » (*Pensées*, § 798-50). Je le soupçonne ici, dans ce contexte et par parenthèse, de transposer une théorie de l'Incarnation : « le Verbe s'est fait chair » devenant « le sens s'est fait parole », mais loin d'une déchéance dans la matière, le sens reçoit une promotion dans la dignité.

Écartons-nous de la métaphysique. Plutôt que d'une ontologie, les signes relèvent d'une théorie de l'action ou *praxéologie*. Cela affaiblit les conceptions logicistes de la langue comme « code » et conduit à la considérer comme un système sans cesse modifié par son usage et travaillé par des dynamiques historiques.

Comme tout résultat métastable d'un processus d'individuation, le signe correspond à un minimum local d'énergie, mais sa création l'a pourvu d'une énergie d'activation et maintient ainsi la tension qui lui permettra des transformations ultérieures. Toute grandeur sémiotique est en effet métastable en un sens particulier : puisqu'elle est purement différentielle, il suffit de modifier son paradigme, son contexte ou son corpus pour qu'elle se modifie avec les relations qui la constituent. Aussi ne parvient-elle jamais à un état stable, puisqu'elle figure toujours dans un système et un corpus en évolution. Sa répétition reste impossible, car un signe n'est perçu comme tel que dans un contexte de production ou

d'interprétation, c'est-à-dire de reproduction, comprise comme recreation.

Il faut ici introduire une distinction entre les variations aléatoires qui affectent toute occurrence et les variations convergentes qui

procèdent d'un projet et concourent à une prise de forme nouvelle, d'où la nécessité d'élaborer la théorie des transformations des formes et des fonds sémantiques et expressifs.

ASEL. D'autres de vos travaux récents, comme votre livre *Saussure au futur* (2015), ont permis de faire découvrir la pensée du Saussure des textes autographes des *Écrits de linguistique générale* publiés en 2002. Quels sont les apports de cette relecture du saussurisme à la linguistique et à la sémiotique?

F. R. L'œuvre de Saussure est un cas d'école pour la philologie comme pour l'herméneutique et les incompréhensions qui entourent cette oeuvre montrent que la linguistique s'est fort éloignée de ces disciplines fondamentales. Or une discipline qui ne sait plus lire ses textes fondateurs se condamne elle-même à l'oubli.

Vous savez que voici exactement 20 ans la publication des *Écrits de linguistique générale* a permis de lire *De l'essence double du langage*, écrit de 1891, retrouvé en 1996, et qui est le canevas d'un livre évoqué en privé mais jamais publié ; plus tard viendra le projet d'un autre livre, *Status et Motus* ; enfin des notes manuscrites, les notes Item, restées confidentielles, mais qui semblent indiquer que Saussure projetait un traité procédant par aphorismes, dans les deux sens de ce mot : le sens étymologique qu'il rappelle (*délimitations*) et le genre des pensées brèves.

Un des mérites de la publication des *Écrits* aura été de permettre de dépasser, définitivement je l'espère, les simplifications du *Cours* (qui ne sont pas le fait de Saussure), ouvrage qui après un siècle a peut-être « épuisé sa mission historique ».

Bref, le corpus saussurien – encore largement inédit – aura été étendu, ses hiérarchies modifiées (le *Cours* a cessé d'être le point de référence, comme il l'était pour Godel ou Engler, voire De Mauro) et ses lectures se sont renouvelées.

Dans le grand mouvement de relecture de l'ensemble du corpus saussurien, quelques ouvrages comme mon *Saussure au futur* de 2015 frôlent une lecture présentiste, sinon futuriste. Mais d'autres reviennent comme il se doit à une meilleure compréhension de la position historique de Saussure.

J'insiste aussi sur le fait que Saussure n'est pas ou pas seulement un théoricien de la linguistique générale, c'est un théoricien (et quel praticien!) de la linguistique des langues: il faut aller voir dans ses manuscrits de lituanien, de gotique ou de sanscrit (ce que très peu d'auteurs ont fait) pour avoir une vue plus claire de l'articulation entre général et particulier.

Cela remet en relief les principes majeurs du structuralisme – trop vite assimilé au binarisme jakobsonien: le primat des relations sur les termes, la perspective différentielle qui met fin à toute ontologie référentielle, la méthodologie comparatiste qui en découle; à quoi il faudrait ajouter la perspective morphologique, qui dépasse le modèle entités-relations légué par la logique à la grammaire, et qui fait de toute performance sémiotique le résultat d'une série de transformations, série qui se poursuit en son sein.

Est-ce à dire que nous participons d'un néo-saussurisme? Cette question terminologique intéresse tout au plus une historiographie qui serait prématurée.

ASEL. Selon vous, quels sont les domaines

d'application présents et futurs les plus pertinents et les plus « urgents » pour la sémantique interprétative et une sémiotique des cultures?

F. R.

Distinguons les domaines : la sémantique interprétative n'est qu'une partie de la linguistique, et la linguistique est la sémiotique des langues, bref, une partie de la sémiotique. Certains de ses principes de méthode, qu'elle les applique ou qu'elle les promeuve, ont cependant une généralité qui dépasse les langues : par exemple, les principes de constitution de corpus sont valides aussi pour des images ou pour des morceaux de musique. De même, les principes d'étude des genres sont analogues pour les genres d'images (j'avais d'ailleurs présenté à l'ACFAS un petit travail sur les images de la presse *people* et des catalogues touristiques). Les principes méthodologiques qui président à la constitution critique de corpus valent pour tous les documents numériques, par exemple des sites web (Trudel, 2015, 2017, 2018).

Rien d'étonnant à cela. De la même façon, des méthodes de classification comme l'analyse factorielle peuvent s'appliquer à toutes sortes de documents. En bref, il y a une généralité philologique d'analyse des documents, mais une spécificité de l'analyse des textes, et *a fortiori* des œuvres (littéraires, scientifiques ou plus généralement théoriques).

Les applications propres à la sémantique interprétative intéressent des domaines disciplinaires concernés par les textes, aussi bien dans le domaine des humanités (corpus latins et médiévaux) que sur des corpus contemporains, qu'ils soient littéraires, scientifiques ou médiatiques

En linguistique descriptive, la sémantique interprétative a été mise à contribution sur des langues romanes et sur des langues amérindiennes (voir notamment les travaux de Enrique Ballón-Aguirre et ses collaborateurs

sur le vocabulaire agraire du quechua et sur le chipaya).

Étant d'abord une sémantique des textes, elle trouve des applications dans de multiples domaines, par exemple à des corpus littéraires anciens et modernes ou encore à des corpus philosophiques et scientifiques.

La sémantique interprétative appliquée à la linguistique de corpus a été utilisée en recherche d'information et en représentation des connaissances. En particulier, elle peut favoriser des applications qui font l'objet d'une demande sociale croissante : reconnaître un type de texte par des caractéristiques lexicales ou morphologiques ; détecter un type de site ; assister l'analyse thématique ; faire de la diffusion ciblée en définissant des proximités entre textes, etc. La plupart des applications supposent aujourd'hui des tâches de caractérisation : au sein d'un corpus, il s'agit de singulariser les éléments pertinents pour l'application. Dès lors, la linguistique renoue, par une voie nouvelle, avec la problématique de description des singularités, propre aux sciences de la culture ; la description de lois, longtemps jugée la condition nécessaire de la scientificité, se subordonne alors à l'étude systématique des usages effectifs. La linguistique de corpus participe ainsi au programme comparatiste entre langues ; mais surtout, elle permet de poursuivre ce programme au sein même de chaque langue, en comparant entre eux les discours, les genres et les textes.

La linguistique, de Humboldt à Saussure, de Hjelmslev à Greimas et au-delà, a joué et joue encore, par l'élaboration d'une méthodologie structurale et transformationnelle, un rôle majeur dans la définition des sciences de la culture.

Dans ce cadre général, la sémantique interprétative joue sa partition propre, en abordant pour ses besoins des problèmes généraux comme celui des rapports entre global et local, documents et corpus, unités et formes, normes et innovations, causalités internes et externes.

Le monde cumulatif de la culture, au sens cosmopolitique du terme, est bien l'objet des sciences de la culture : elles ont pris pour tâche de l'objectiver sans égard pour les préjugés d'appartenance.

Maintes questions restent ouvertes. Relativement à une anthropologie philosophique, que serait alors une anthropologie sémiotique? Comment réconcilier le langage et la pensée, le contenu et l'expression, l'universalité postulée de l'esprit humain et la diversité des cultures? Comment décrire l'environnement humain, massivement sémiotisé? Il faut dépasser les théories sur l'origine du langage pour mieux comprendre l'émergence du sémiotique, en s'appuyant notamment sur les acquis récents de la linguistique et de l'anthropologie. Comme les langues sont des œuvres humaines plus que des produits providentiels de l'évolution, les oppositions sommaires entre inné et acquis, nature et culture doivent être relativisées. Cette tâche incombe à la sémiotique des cultures.

Quel serait son rapport avec les sciences de la culture? Celles-ci doivent définir leur place par rapport à leurs voisinages académiques et cela passe aussi par la définition de leur champ d'objectivation. Or l'opposition popularisée par Dilthey entre sciences de la culture et sciences de la nature reste insuffisante. En effet, les sciences de la nature n'ont pas en elles-mêmes d'unité théorique et leurs objets sont hétérogènes: c'est pourquoi l'on distingue notamment les sciences physiques et les sciences de la vie.

La fédération des sciences de la culture est la plus récente de toutes, puisqu'elle n'a que deux siècles. Certes la grammaire existait depuis l'Antiquité, mais non la linguistique qui prend pour objet la diversité de langues. Les

observations sur les mœurs n'avaient pas donné lieu à une anthropologie ni à une ethnologie.

C'est le projet même de Lumières que de comprendre le monde humain par lui-même, dans son unité comme dans sa diversité corrélatrice, sans tenir compte de déterminations extrinsèques, fussent-elles divines.

À présent cependant, maintes préoccupations identitaires récusent la culture au profit des cultures. Pour une sémiotique des cultures, il est impossible de projeter des catégories *a priori* sur ses objets. Par exemple, en linguistique, on ne fait aucune différence de principe entre langues minoritaires et majoritaires, et même entre vivantes ou mortes. Il en va de même pour les cultures : pour connaître les spécificités toujours locales et évolutives d'une culture, il faut la comparer avec d'autres, voire toutes les autres. Une culture ne peut se comprendre qu'au sein du corpus constitué par les autres cultures, auxquelles elle est liée par un faisceau de similarités et de différences, d'emprunts et d'innovations propres.

Alors que la déconstruction plaide la reconquête de l'identité aliénée, les sciences de la culture, par la méthodologie propre de leur projet comparatiste, rompent avec toute essentialisation. L'identité n'est qu'un leurre métaphysique : elle ne peut être qu'affirmée tautologiquement, mais jamais démontrée. Si donc les sciences de la culture ont une portée politique, c'est en reconduisant ultimement les discours identitaires à leur propre inanité, pour permettre de mieux comprendre les rapports entre individuel et particulier d'une part, et général et universel d'autre part.

Toute l'histoire des sciences de la culture aura été marquée par la constitution progressive de leur domaine d'objectivité, celui de la diversité humaine. Elles doivent trouver un équilibre entre l'unité du genre humain, découverte et affirmée politiquement au temps des Lumières par le concept même de Droits de l'homme, et la diversité des hommes dans

le temps comme dans l'espace. Sans le décours de sa réflexion, Humboldt l'aborde d'abord par le biais de trois diversités : celle des sexes, puis celle des nations, puis celle des langues.

Il n'y a pas là un universalisme prétendument abstrait et eurocentrique, mais un cosmopolitisme bien compris qui récuse les préjugés locaux, les supériorités prétendues. Par exemple, l'étude nouvelle et désintéressée des langues des prétendus primitifs montre une complexité inattendue. On pourra ainsi articuler l'anthropologie (qui n'est plus seulement spéculative) et l'ethnologie naissante. Ou encore le domaine des sciences de la culture (au singulier) et une sémiotique des cultures (au pluriel).

La méthodologie commune des sciences de la culture ne peut donc qu'être historique et comparative. Cela suppose de pouvoir déterminer des invariants de manière à déployer des variations. Les variations, toujours prises dans une diversité spatio-temporelle, ne sont pas seulement un éparpillement de données qu'il faut élever à la dignité de faits : pour les comprendre il faut pouvoir restituer l'énergétique qui a présidé à leur déploiement. (Ainsi se dessinent les contradictions motrices de ce que l'on a nommé plus tard le structuralisme, quand se sont distinguées des conceptions statiques et classificatoires et des conceptions dynamiques et évolutives.)

Venons-en au rapport entre le langage et les autres institutions symboliques.

Selon Saussure, le langage est une institution unique en son genre. S'il n'évoque pas d'autres institutions, il distingue la linguistique interne et la linguistique externe. Par exemple, dans son étude des *Nibelungen*, il lie la structure du récit épique à l'histoire du royaume burgonde — ce qui au passage dément l'image faussée d'un saussurisme formaliste et indifférent à l'histoire.

La grande innovation de la *Philosophie des formes symboliques*, dont Cassirer a publié les trois tomes de 1923 à 1929, aura été de prendre simultanément en considération les diverses institutions symboliques, comme le droit, le langage, le mythe, la technique.

Les institutions symboliques permettent de détailler le rapport entre la linguistique interne et la linguistique externe, non pas en termes de dehors-dedans, mais en termes d'imbrication.

Certes, la question du nombre et de la nature des institutions symboliques reste ouverte, et Cassirer en donne des exemples sans chercher à les inventorier. Dans la caractérisation qu'en peut donner la linguistique, elles correspondent (à mon avis) à des discours, c'est-à-dire à des groupes de genres textuels en co-évolution (discours littéraire, scientifique, juridique, religieux), qu'en linguistique de corpus, par de simples méthodes de classification automatique, on a pu différencier radicalement, jusque dans des détails de catégories morphosyntaxiques ou de ponctuation. Nous manquons certes de recherches systématiques dans ce domaine qui prolonge le projet général du comparatisme.

Le langage reste une institution symbolique parmi d'autres, comme le droit, le mythe, la religion, la technique, etc. Chacune de ces institutions se caractérise par des régimes sémiotiques propres comme par des interactions constantes et évolutives avec d'autres institutions sémiotiques. Au sein de chaque culture, la hiérarchie de ces institutions varie, non seulement en fonction de dynamiques internes, mais aussi de dynamiques externes. Chaque institution se transforme en effet et institue son histoire propre par des réélaborations (comme les emprunts et calques en lexicologie).

Mais l'essentiel demeure l'imbrication constante de ces institutions : par exemple, les mythes ont un support linguistique mais ne s'y réduisent pas, ils ont aussi des formes

musicales, imagées, oniriques, ils commandent les rites. De même pour le droit, ou la technique.

En somme, chaque pratique sociale met en jeu, à divers titres, plusieurs institutions symboliques, chacune pouvant privilégier certains systèmes de signes. Cette imbrication témoigne de l'unité de la culture, qui évolue en fonction des déséquilibres créateurs qui affectent ses diverses institutions symboliques.

Chaque pratique sociale prend place au sein d'une institution symbolique directrice qui en définit les principes et en délimite les libertés, de manière à ce qu'elle puisse recevoir sanction, au sens positif d'une garantie. Or une pratique met en jeu trois niveaux, qui appellent trois sortes de descriptions : celui des représentations, celui des interactions sémiotiques et celui des interactions physiques. Le niveau des interactions sémiotiques joue chez l'homme un rôle médiateur (cf. *Faire Sens*, 2018).

L'imbrication des formes symboliques conduit à une sorte bien particulière d'interdisciplinarité : diverses disciplines sont bienvenues pour rendre compte de la complexité d'un domaine d'objectivation, mais sous la réaction d'une discipline principale qui les requiert pour ses objectifs propres. L'iconologie peut recourir à l'histoire – et pas seulement à l'histoire de l'art. Cela s'étend à des disciplines d'autres « départements » scientifiques. Par exemple, l'archéologie peut recourir à la palynologie, etc.

1. Références bibliographiques

ABLALI, Driss, Dominique DUCARD et Sémir BADIR (dir.) (2014), *Documents, textes, œuvres. Perspectives sémiotiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Pierre Bourdieu (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.

CASSIRER, Ernst (1972) [1923-1929], *La Philosophie des formes symboliques*, 3 tomes, Paris, Éditions de Minuit.

GREIMAS, A. J. (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Presses universitaires de France.

Deux grands projets scientifiques qui ont donné lieu à des programmes d'unification épistémologique des sciences de la culture : la sociologie, en particulier durkheimienne, et la sémiotique de tradition saussurienne. L'anthropologie dans sa version lévi-straussienne aurait pu y prétendre : elle ne l'a pas fait, considérant la linguistique comme « science-pilote » ou du moins comme modèle épistémologique, ce qui s'étendit ensuite à la sémiotique — d'où le soutien particulier, je peux en témoigner, de Lévi-Strauss au programme de Greimas.

L'ambition sociologique était grande et trouva son meilleur développement chez des auteurs comme Marcel Mauss. Toutefois, elle s'affadit dans le sociologisme souvent marxisant qui a négligé la complexité de la culture en introduisant des déterminations unilatérales de l'économie et de la politique vers les autres institutions symboliques. Ainsi Bourdieu, dans *Ce que parler veut dire*, aurait voulu inclure l'étude du langage dans la sociologie puisque c'est un fait social ; soit, mais il négligeait alors qu'une telle annexion aurait privé la linguistique de son domaine propre, celui de la diversité des langues.

Malgré des difficultés de tout ordre, la sémiotique des cultures pourrait contribuer à l'unification épistémologique des sciences de la culture, sans prétendre à devenir une métadiscipline, ni même un organon, mais une discipline auxiliaire.

- GREIMAS, A. J. (1970), *Du sens I*, Paris, Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien et François RASTIER (1968), « The interaction of semiotic constraints », *Yale French Studies*, 41, 1968.
- MAYAFFRE, Damon et Laurent VANNI (dir.) (2021), *L'intelligence artificielle des textes. Des algorithmes à l'interprétation*, Paris, Honoré Champion.
- PETITOT, Jean (1985), *Morphogenèse du sens*, Paris, Presses universitaires de France.
- RASTIER, François (1987), *Sémantique interprétative*, Paris, Presses universitaires de France.
- RASTIER, François (dir.) (1995), *L'analyse thématique des données textuelles: l'exemple des sentiments*, Paris, Didier.
- RASTIER, François (2011), *La mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Paris, Honoré Champion.
- RASTIER, François (2015), *Saussure au futur*, Paris, Les Belles-Lettres/Encre Marine.
- RASTIER, François (2015), *Nauffrage d'un prophète. Heidegger aujourd'hui*, Paris, Presses universitaires de France.
- RASTIER, François (2016) [1989], *Sens et textualité*, Limoges, Lambert-Lucas.
- RASTIER, François (2016), *Créer. Image, langage, virtuel*, Paris, Casimiro.
- RASTIER, François (2018), *Mondes à l'envers. De Chamfort à Samuel Beckett*, Paris, Classiques Garnier.
- RASTIER, François (2018), *Heidegger, messie antisémite. Ce que révèlent les cahiers noirs*, Paris, Le Bord de l'Eau.
- RASTIER, François (2018), *Faire sens. De la cognition à la culture*, Paris, Classiques Garnier.
- RASTIER, François (2020), « Sémiosis et métamorphoses », *Semiotica*, vol. 2020, n° 234, p. 145-162.
- RASTIER, François et Michel BALLABRIGA (dir.) (2006). *Corpus en Lettres et Sciences sociales – Des documents numériques à l'interprétation*, Actes du colloque international d'Albi, juillet 2006, *Texto ! — Textes et cultures*. http://www.revue-texto.net/1996-2007/Parutions/Livres-E/Albi-2006/Actes_ALBI-06.pdf.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Écrits de linguistique générale*, édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard.
- TRUDEL, Éric (2015), « La sémantique des noms propres dans les sites Web de restaurants », *Onomastica Canadiana*, vol. 94, n° 2, p. 117-130.
- TRUDEL, Éric (2017), « La francophonie à table : les traits culturels dans les sites web de restaurants de cuisine française et de cuisine libanaise de France et du Québec », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 48, n° 2, p. 179-202.
- TRUDEL, Éric (2018). « Typologie des relations de chainage intrasémiotique et intersémiotique dans les sites web de restaurants », *Applied Semiotics / Sémiotique appliquée*, n° 28, p. 209-220. <http://french.chass.utoronto.ca/as-sa/ASSA-No26/26-13.pdf>